

La cantina

Frank Le Gall

PRESSE ÉCRITE

DBD Magazine, février 2020

Avec La Cantina, vous usez d'un sens de la formule décapant, dans une ambiance proche de l'absurde, et où s'enchaînent les retournements de situations et de décors!

J'ai toujours écrit, depuis tout petit, mais j'ai progressé de façon très lente au fil des ans. Il y a une vingtaine d'années, un beau jour, j'ai fichu tous mes textes ampoulés à la poubelle et j'ai commencé à écrire des bouts d'histoire comme je parle. Or, le langage que je me suis fabriqué pendant mon adolescence s'est trouvé être un mélange de termes provenant à la fois de la littérature du xix^e dont je me gorgeais et d'une certaine vulgarité, un vocabulaire argotique que je trouve à la fois drôle et intelligent. Le début de *La Cantina* est issu de cette période de totale improvisation, d'écriture automatique au fil de laquelle je juxtaposais des images qui me plaisaient. Voilà comment j'ai rassemblé quatre personnes dans une buvette et un cactus prénommé Ferdinand, à la frontière californienne peut-être - dans les années 60 -peut-être. Règne dans ce roman un nonsense hérité des auteurs anglophones que j'aime lire. Plus j'y pense, et plus je me dis que *La Cantina* est un livre sur moi... C'est un livre sur les années qui m'ont fait en tant que personne, et ce n'est pas un hasard si j'ai placé l'action dans un décor d'opérette, si j'utilise certaines références liées à mon enfance, à la musique, si je parle du rapport au père, ou encore si je l'ai truffé de descriptions et de couleurs : mon écriture est très figurative, j'écris comme un dessinateur !

Propos recueillis par Catia Engelbach

Page des libraires, février 2020

Dans une cantina perdue dans le désert, Louis-Marie, le propriétaire, passe le temps avec Felipe, son serveur, et Ferdinand, un cactus avec lequel il communique. Quand Rita et Juan, son amant, débarquent dans l'établissement, tout ce que Louis-Marie croit, malgré son amnésie, va peu à peu s'effondrer. Dans un style totalement graphique où l'on voit presque se dessiner devant nous les paysages, le dessinateur et scénariste de Théodore Poussin, Frank Le Gall, convoque toutes les références de la fin des années 1960. La bande-son égrenée au fil des pages fait sonner les Beach Boys dans nos oreilles, le désert nous rappelle le Zabriskie Point d'Antonioni, et nous plongeons dans un trip psyché qui nous mènera à une fin digne d'un polar. Entre temps, nous aurons attendu, patienté, rêvé, embrassé, bu, fumé avec les quatre protagonistes de cette cantina poisseuse et étrange. On ne ressort pas tout à fait indemne de ce voyage, et c'est tant mieux !

Juliet Romeo, Librairie La Madeleine (Lyon).

Livres Hebdo, 7 février 2019

Il y a un cactus

Dans le désert du Mexique, il y a des cactus. Et un, en particulier : élancé avec des branches telles celles d'un candélabre tendues vers le ciel, nommé Ferdinand. Ainsi l'appelle Louis Marie qui tient « la Cantina » perdue au milieu de nulle part, perdue comme la mémoire de ce patron de boui boui. Père du héros de BD Théodore Poussin. Franck Le Gall troque le trait du dessin contre le flot de la prose en signant un « capriccio mexicain », *La Cantina*. Les amateurs de ses albums ne perdent rien au change, l'histoire de l'aubergiste amnésique foisonne en couleurs et péripéties. Peu lui chaut le médium, seul compte l'imaginaire.

Le Gall a planté un décor sous le cagnard, avec un Quichotte français dont on se demande ce qu'il fait là, mais il ne le sait plus lui-même, flanqué d'un Sancho Pança crétin. Felipe est le fidèle valet mais le seul véritable compagnon est Ferdinand le

cactus cierge. Ce dernier reçoit les confidences de Louis Marie et partage sa solitude. Mais voilà qu'en la routine est rompue par l'apparition d'une beauté qui est loin d'être une dulcinée éthérée, encore moins une vierge effarouchée. Rita fait son entrée « avec un sourire comme une gifle et une bouche d'une rare obscénité » et « dans un jean roulé à mi mollets et une chemise d'homme dissimulant à grand peine de redoutables atouts. » Felipe la reluque d'un mauvais œil : « Parce que les femmes, si on ne sait pas ce qu'elles veulent. On sait ce qu'elles amènent à tout coup : les pires catastrophes, les douze plaies de l'Egypte, les sauterelles de la mer Morte et les écuries d'Augias ! Des emmerdes, quoi ! » Louis Marie n'est pas du même avis, enfin une femme, se dit-il, tout en s'interrogeant sur le statut du petit Mexicain au panama blanc, « qui a failli être beau ou qui l'a peut-être été dans son jeune temps », conducteur de l'« Oldsmobile série 70 noire » dont est descendue la bombe sexuelle. Juan est-il l'amant de Rita ? Et alors ? Cela n'empêche pas la voluptueuse créature d'être quelques pages plus loin nue comme au premier jour de sa vie et Louis Marie de la rejoindre guère plus habillé, dans le lit. Pour la chose, ça va vite. Le suspense n'est pas le ressort dramaturgique, disons que comme dans la veine picaresque, très proche du neuvième art, le ressort est multiple : ce sont les rebondissements qui tissent le récit.

Frank Le Gall, tel un romancier feuilletoniste, a la politesse de nous servir une histoire, et quelle histoire ! Ménage à trois ad hoc : c'est Cupidon bourré à la tequila et bientôt sous peyotl ; de mystérieux coups de (eu en plein désert, une bande de flower children, des extraterrestres... On n'apprécie pas moins chez lui la palette du caricaturiste sachant camper des personnages attachants, doublée d'un art de paysagiste de l'environnement comme des âmes : « Le soleil a enfilé un pyjama de nuages multicolores osant d'aller se coucher, faisant rougir le désert entier, cactus et serpent compris. » En roman, le chromatisme de Le Gall est curieusement plus vif que lorsque sa narration se déploie en cases et phylactères.

Sean James Rose

Le Télégramme, 31 janvier 2020

<https://www.letelegramme.fr/finistere/quimperle/frank-le-gall-la-cantina-c-est-une-drole-d-aventure-31-01-2020-12491849.php>

L'auteur de bandes dessinées des « Théodore Poussin », qui réside à Quimperlé, sort son premier roman le 13 février. À « La Cantina », une buvette perdue dans le désert mexicain, quatre naufragés de la vie se retrouvent et construisent ensemble un monde à leur convenance.

Vous considérez « La Cantina » comme votre premier roman...

J'avais déjà publié un roman pour enfants et un recueil pour enfants lors d'un festival de bandes dessinées. Il y a quelques années, j'ai décidé de remettre sur le métier ce livre que j'avais commencé et laissé de côté, avec l'idée de le présenter et de le sortir.

Vous avez mis 25 ans entre le moment où vous avez commencé à l'écrire et celui où vous le publiez...

Les premiers chapitres ont été remaniés, mais certains passages datent vraiment d'il y a 25 ans. La plupart de mes idées ont mûri pendant 20 ans, 30 ans. Je les traîne avec moi et, de temps en temps, je les extirpe du bout de cervelle où elles sont cachées. Puis je les examine et, parfois, elles retournent dans mon bout de cervelle. Quand on s'aperçoit que cette idée revient quand même régulièrement, c'est que vraiment elle est bonne.

Comment vous est venue l'idée de « La Cantina » ?

« La Cantina », c'est une drôle d'aventure. Il n'y avait pas d'idée. C'est ça l'idée. En écrivant les premières phrases, je ne savais pas du tout où j'allais. Ce n'est pas de l'écriture automatique pour autant. J'avais cette image d'un type qui sort d'une cantina et il s'appelle Louis-Marie. Il va voir un cactus et parle avec lui. Pendant 20 ans, je n'ai pas su pourquoi je racontais ça et je ne voulais pas le savoir. Pourquoi Louis-Marie ? Je ne sais pas. Je faisais une chose que je pratique beaucoup : des

improvisations raisonnées qui consistent à se laisser guider, puis à ordonner cette improvisation.

Pourquoi et comment en avoir repris l'écriture ?

Il y a quatre ou cinq ans, j'ai retroussé mes manches, puis je me suis dit : qu'est-ce que ça raconte cette histoire ? 45 ans de professionnalisme dans la bande dessinée m'ont permis de rationaliser tout ça, tout en essayant de garder la petite poésie qui se détache de l'improvisation. Je me suis beaucoup amusé quand j'ai imaginé la fin de l'histoire, expliquer pourquoi il s'appelle Louis-Marie. Ensuite, tous les détails s'enchaînent, on s'aperçoit que tout ça fonctionne. J'étais le premier à rire de ce que j'avais écrit.

La fin n'est d'ailleurs pas celle qu'on imagine...

Il y a des indices assez flagrants. Mon éditeur, quand on en a parlé, il m'a dit : « Tu sais mon vieux, au bout de dix pages j'avais compris ». Il y a des allusions, c'est assez subtil. Il faut vraiment avoir envie de décortiquer le livre.

Il y aura d'autres romans ?

Je voudrais en mettre un autre en chantier, mais j'hésite entre plusieurs de mes idées. Là, je travaille sur un Théodore Poussin. Je suis sur un album qui comptera 78 planches. Je n'en ai jamais fait un de cette ampleur-là. Le premier numéro des Cahiers Théodore Poussin sort au mois de février.

INTERNET

Le Meilleur la BD, Blog d'Eric Guillaud, 25 février 2020

<https://france3-regions.blog.francetvinfo.fr/actu-bd-livrejeunesse/2020/02/25/the-odore-poussin-la-cantina-et-mary-jane-la-belle-actualite-de-frank-le-gall-en-ce-debut-dannee-2020.html>

Vous aimez avoir chaud: très chaud ? Alors direction le désert de Sonora. Nous sommes en 1967, Louis-Marie y tient une Cantina avec pour aide le brave Felipe et pour seul confident un cactus, oui un de ces cactus saguaro, dits cierges, précise Frank Le Gall. « Il lui avait semblé que, étant plus près du ciel, ce cactus-là s'y connaîtrait mieux que ses collègues, question mystères de la création et toute la suite ». Ferdinand. C'est le nom qu'il a donné à ce compagnon végétal. Et autour, tout autour, le désert, personne, pas un chat, de quoi déprimer tranquillement. Jusqu'au jour où une vieille Oldsmobile apparaît dans le paysage, prend la direction de la Cantina et y dépose une femme et son vieil amant, « Une de ces femmes dont la peau est blanche comme le lait et les chevaux dorés comme l'or, avec un sourire comme une gifle et une bouche d'une rare obscénité, rouge sang ». Elle s'appelle Rita, lui Juan. Un premier roman réussi à l'écriture légère et imagée.

Eric Guillaud

Babelio, 12 février 2020

J'ai été curieuse de lire ce livre car l'histoire se passe au Mexique et que je trouve la couverture très belle.

André Breton avait qualifié le Mexique comme le pays surréaliste par excellence. Est-ce la raison pour laquelle Frank le Gall a situé son roman dans le désert mexicain ? Car en le lisant, je me demandais si le surréalisme avait aussi touché la littérature ? Dans ce livre, le postulat de départ surprend, étonne et invite à la lecture : Louis-Marie, patron d'une cantina dans le désert du Sonora, va parler tous les jours à

Ferdinand, un cactus géant. Pendant ce temps, il laisse la cantina au fidèle Felipe, au cas où un client se pointerait. Sauf qu'il n'y a jamais des clients, jusqu'à la venue de l'aiguicheuse Rita et de Juan. Leur venue va bousculer le quotidien et Louis-Marie va se poser des questions encore plus existentielles, rythmée par la musique américaine et ambiance rétro des années 60.

La lecture de ce livre m'a parue comme une pièce de théâtre. Parfois ça lorgne (beaucoup... trop) du côté de chez Beckett, parfois (plus réussi et agréable) du côté du vaudeville. Il y a une suite de situations loufoques, absurdes, mais dès qu'on tente de percer le mystère de la cantina, l'histoire part dans un autre délire.

Bref, une expérience littéraire étrange. Je pense que ça donnerait une BD intéressante (l'auteur est bédéaste).

GigiFro

Bar à BD, 12 février 2020

<https://chezmo.wordpress.com/2020/02/17/la-cantina-le-gall/>

« C'est un de ces cactus saguaros, dit « cierges » ou « candélabres », comme il s'en dresse une foule à travers le Mexique. Mais celui-ci lance ses vertes colonnes jusqu'à quinze mètres en direction du firmament. C'est pourquoi Louis-Marie l'a désigné parmi tant d'autres pour devenir son interlocuteur privilégié. Il lui avait semblé que, étant plus près du ciel, ce cactus-là s'y connaîtrait mieux que ses collègues, question mystères de la création et toute la suite. »

Au milieu du désert de Sonora, **Ferdinand** se dresse. Et non loin de Ferdinand, il y a La Cantina. Et c'est dans ce coin perdu que **Louis-Marie** est venu s'échouer.

Louis-Marie vit-là depuis un moment déjà. Il partage chaque jour que Dieu fait avec **Felipe**, son ami, son homme de main, son majordome mexicain. Felipe lui tient compagnie. Ils veillent l'un sur l'autre. Quoi que... il serait plus juste de dire que Felipe veille sur Louis-Marie. Pourtant, sous ses airs de ne pas y toucher, Louis-Marie a l'œil sur son camarade d'infortune ; il sait quand il est abattu, il sait quand la fatigue le cueille, il sait quand Felipe va le piquer d'une boutade complice... Il sait que Felipe s'inquiète de le voir partir chaque jour dans le désert pour aller

rejoindre Ferdinand. Il sait ça Louis-Marie... pourtant, il sait si peu de choses de lui-même...

« Louis-Marie appelle ce cactus Ferdinand sans bien savoir pourquoi. Il lui a fallu un sacré bout de temps pour se mettre à parler dans le désert, seul et à voix haute. Car Louis-Marie n'est pas dupe, il sait que Ferdinand n'est qu'un cactus. »

Et puis un jour, une blonde venue de nulle part. Une blonde « tombée du ciel » a passé la porte de la Cantina. Une blonde qui se prénomme **Rita** et s'est mise à faire du gringue à Louis-Marie. Dès lors, Louis-Marie ne se demande plus s'il ne serait pas mieux à se geler les fesses sur un glacier plutôt que de se faire bouillir le cuir en plein désert. Non. Maintenant, Louis-Marie se demande plutôt comment il a atterri à la Cantina ? Comment il fait si bon avec Rita ? Depuis combien de temps au juste est-il là ? Et sa vie d'avant, comment était-elle ?

Quand **Frank Le Gall** ne fait pas de la bande dessinée, que fait-il ? Des romans, entre autres... Vous connaissez obligatoirement le papa de « **Théodore Poussin** » ... et j'ai pu lire bon nombre de chroniques dithyrambiques incitant à lire « **Là où vont les fourmis** » que Michel Plessix a illustré.

Il faut un petit temps de démarrage à cette **Cantina** pour trouver son rythme de croisière. En tout cas, je suis restée un peu médusée quelques dizaines de pages avant de m'y intéresser. Car après tout, un homme qui cause à un cactus... une femme qui s'installe au milieu de nulle part pour trouver Dieu... et une partie de jambes en l'air aussi brève que maladroite dès la trentième page... Je me suis dit que ce n'était pas gagné et j'ai douté de voir un jour le bout de ce roman !

Pourtant... malgré l'étuve dans laquelle on mijote (je rappelle qu'on est en plein désert mexicain), on remarque que **Frank Le Gall** a branché une agréable climatisation narrative. Beaucoup d'humour et un poil de loufoquerie m'ont fait ronronner de contentement. Les personnages ont un sens de la répartie prometteur, des métaphores d'une fraîcheur et d'une originalité inespérées... Bref, si j'ai navigué à vue au début – certaine que les éléments narratifs en présence avaient un potentiel assez limité –, c'était pour mieux constater ensuite que j'étais férée ! Je me suis laissée porter par cette plume agile qui décrit de façon espiègle un huis clos et ses protagonistes. L'auteur pimente l'intrigue en permanence, dépose ça et là des petits riens qui titillent notre curiosité et nous incitent à poursuivre la lecture, à s'installer

dans cette auberge perdue où la tequila coule à flot... et à découvrir les raisons de cette fichue amnésie qui a frappé Louis-Marie. Plus les pages se tournent, plus ce qui s'y passe est fou. Et aussi fou cela soit-il, une seule chose m'importait : de savoir comment tout cela allait se conclure.

Portrait d'une Amérique de la fin des années 1960. Vague à l'âme, mal de vivre et Summer of Love !

Se laisser aller au jeu des suppositions. Voir que l'on fait fausse route. Envisager de nouvelles hypothèses. « Aller, encore un chapitre et j'éteins la lumière... » ... puis s'y retrouver coincée dedans une heure après. Un roman surprenant, déroutant... et qui a permis à mon imagination de s'en donner à cœur joie. C'est totalement fantaisiste, jusqu'à l'in vraisemblable... cet ouvrage permet de faire une belle coupure avec le quotidien !

Baz'art, 7 février 2020

<http://www.baz-art.org/archives/2020/02/07/37991104.html>

« Grisé par cet accueil chaleureux, Louis-Marie enchaine avec « Papa Oom Mow Mow », des Rivingtons, puis « In the Midnight Hour », de Wilson Pickett. On chante avec lui « Mountain of Love », du très blanc Harold Kenneth Dorman, et « Alley Oop », des non moins blancs Hollywood Agyles. Louis-Marie s'arrête un instant, littéralement enivré par le succès et le cannabis conjugués.

Il cherche à nouveau Rita du regard. Ils se regardent tous deux. Louis-Marie l'interroge des yeux, et Rita, avec un fin sourire, baisse lentement les paupières en signes d'assentiment.

Louis-Marie respire un grand coup, reprend sa guitare bien en main et enchaine les premiers accords, do, la mineur, mi bémol et do mineur. Puis, fragile, d'abord, sa voix monte doucement vers la voute céleste, au milieu d'un silence religieux. Il chante « The Warmth of the Sun » pour Rita. »

Une cantina perdue dans le désert mexicain. Une solitude à deux pour Louis-Marie et son serveur Felipe, brave et dévoué Vendredi. Chaque jour Louis-Marie, devenu amnésique, va se confier à Ferdinand un cactus de plus de quinze mètres de haut. Un

confident sincère et discret qui écoute sans contredire. Ferdinand aurait-il des antennes célestes ?

Mais cette belle ordonnance, faite d'ennui et de tranquillité quelque peu mortifère, est troublée par l'arrivée d'une vieille Oldsmobile avec à son bord la belle Rita et Juan son amant. Tout est en place, l'harmonie d'un quotidien improbable troublée par un élément perturbateur. Le théâtre de l'absurde peut commencer.

1967, l'époque où les baby-boomer prenaient leur destin en main. Adieu l'Amérique à la papa, fini la guerre froide paranoïaque, welcome Summer of Love in America. «La Cantina » devient la vision nostalgique d'une époque et d'une Amérique rêvée. Franck Le Gall nous ouvre les portes de la perception pour un retour vers le futur réjouissant. De son écriture colorée il nous fait ressentir la touffeur poussiéreuse du désert, sa luminosité incandescente et l'érotisme moite des peaux brûlées par le soleil.

Avec Les Beach Boys en bande son, Le Gall vient d'écrire les mémoires psychédéliques d'un amnésique, accompagnons le dans sa drôle de psyché.